romans ; dans la vie, c'est niaiserie. Si jamais tu faisais pareille sottise, souviens-toi que tu partagerais ton bien, mais non pas le mien. Je ne l'ai pas gardé, augmenté, bonifié, pour le faire tomber aux mains d'une grisette, pour l'employer justement à faire déchoir une famille, et le dissiper à soutenir les gens de bas étage que tu nous auras donnés pour parents."

Ces paroles n'étaient pas propres à me ramener ; je pris mon parti aussitôt : " Pour l'heure, mon parrain, je ne songe pas à me marier ; mais j'aspire à le pouvoir faire librement, quand et comment il me conviendra, fût-ce avec une jeune personne que vous méprisez sans la connaître. Il est trop juste, dans ce cas, que je me défasse de toute prétention à votre héritage. Reprenez-le et rendez-moi le droit de disposer de moi. Que ce soit sans nous en vouloir mutuellement. Pour vous, croyez-m'en, je vous en conjure, vous ne m'en serez que plus cher quand je ne verrai plus en vous l'arbitre intéressé de ma destinée, quand je ne serai plus fatigué de ployer, par ménagement, à vos vœux qui ne sont pas les miennes ; en un mot, quand je ne serai plus que votre neveu qui vous aime, et non plus votre héritier qui vous craint et vous résiste."

Pendant que je parlais ainsi, le visage de mon parrain trahissait un dépit rempli de violence et d'amertume. Ses plans renversés, ses volontés méprisées, ses bienfaits dédaignés, tout contribuait à le jeter dans un état d'emportement et de trouble qui le faisait pâlir, et rougir tour à tour : " Ah ! ah ! c'est là ce que tu voulais amener ? dit-il enfin en éclatant ; ma bonté te lassait ! mon joug t'était à charge ! Tu voulais, en toute bonne amitié, envoyer promener mes conseils, mes soins, mes bienfaits. Suffit ; j'entends. Mais, monsieur, passez-vous de mon amitié comme de mon bien ; ni l'un ni l'autre ne vous appartiennent plus et ne m'embarrasseront pas. Je vous salue."

Il sortit, et, après l'avoir reconduit quelques pas, je revins dans ma chambre.

IV

Lecteur, dormez-vous ? Que vous semble de ma conduite ? Est-ce à mon parrain, est-ce à moi que vous donnez raison ? Je vais vous le dire.

J'entends que je pourrais vous le dire, si vous m'appreniez votre condition, votre âge, si vous êtes femme ou homme, garçon ou demoiselle.

Il me suffirait pourtant de savoir que vous êtes jeune, pour que je m'imaginasse que vous êtes de mon parti ; non point que je le croie celui de la prudence, ni même de la sagesse, mais bien, je l'avoue, celui de l'imprudente honnêteté, celui de la générosité inconsidérée, celui que l'on ne prend pas quand les années ont apporté plus de calcul dans l'esprit et moins de sève dans le cœur. Jeune ami ou amie, si je me trompe, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère ; si j'ai deviné juste, que je ne vous ôte pas la vôtre ! Assez tôt vous deviendrez prudent, assez tôt vous apprendrez la sagesse ; assez tôt vos passions attiédies, cessant de prêter leur feu à vos sentiments honnêtes, laisseront le champ libre aux graves leçons de la raison, des intérêts et des préjugés.

Que si vous êtes vieux, assez malheureux pour n'être plus que sage, mais riche encore des débris d'un cœur qui fut chaud et généreux, je suis sûr que me taxant à regret d'imprudence vous me tendez néanmoins votre main défaillante ; votre sourire m'accueille ; en dépit de votre sagesse, votre air m'approuve et votre estime me récompense. Bon vieillard, je vous connais, je sais que vous lirez ce récit ... Blâmez sans crainte ; je lis dans vos traits vénérables plus de regrets que de reproches, plus d'appui que de blâme.

Mais si aux glaces de l'âge vous avez laissé s'unir l'égoïsme de caractère ou de condition, celui de l'avarice ou des préjugés ; si de tout temps vous sîtes calculer le présent pour l'avenir ; si vous sîtes toujours préférer la sûreté du bien-être aux hasards de l'imprudence généreuse ; si jamais la chaleur des passions ne sût rompre l'enveloppe de votre vanité ... homme sage, alors vous êtes pour mon parrain, alors vous blâmez celui qui renonce à un héritage ; vous le blâmez plus encore si, épris des charmes d'une enfant qui n'est que belle et pure, il méconnaît son propre rang et aspire à déchoir.

Pour moi, je ne sentis d'abord que le plaisir d'avoir secoué le joug, et je rentrai dans ma chambre le cœur content et plein de vie. Je l'avoue, en songeant aux sentiments qui m'avaient inspiré mes